

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 10

Artikel: Etat civil
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

hiver, dans sa mansarde, ou plutôt qu'il n'y eût plus de mansardes du tout, rien que des entresols!... Je vous connais, vous avez le cœur généreux, vous voudriez que tous vos contemporains eussent part à votre fortune. Mais pourquoi ces rois du milliard, qui ont sans doute, eux aussi, le même désir, se refusent-ils ce contentement, qui est, je crois, dans leurs moyens?

Hélas! ce n'est peut-être pas aussi facile qu'on le pense de rendre service à l'humanité, même souffrante, besogneuse et quémanteuse.

Et vous-même, qui êtes si fastueux en imagination, vous ne seriez guère plus habile à la contenter si vous étiez Rothschild.

Oui, vous seriez certainement fort embarrassé si vous étiez Rothschild, et je voudrais bien vous voir un instant devant ce bureau de la rue Laffite, à Paris, dont les ordres rayonnent sur tous les marchés du monde.

Ah! que vous auriez bientôt fait de jeter la plume après l'encrier, et de redemander « et ma houlette et mes hailons! »

Car cette royauté que vous enviez se paie tout comme une autre. La fortune a ses charges, et c'est un fardeau pour lequel il faut de solides épaules que celui des milliards de la maison Rothschild.

Il faut un cerveau constitué d'une manière spéciale pour se reconnaître au milieu des chiffres formidables qui résument les opérations quotidiennes de la banque; il faut un coup-d'œil d'une précision sans égale et une décision toujours prête, pour conserver ses avantages. Une faute, une erreur, se compterait par des millions de perte!

Aussi verrez-vous tous les jours les chefs de la maison venir les premiers au bureau et diriger eux-mêmes le travail. Ils ne peuvent pas se reposer, ils n'en ont pas le droit.

Un bonnetier de la rue St-Denis peut se retirer après fortune faite, s'en aller pêcher à la ligne, envoyer à tous les diables la bonneterie et la rue St-Denis. Les Rothschild sont attachés à la rue Laffite.

Un ministre peut démissionner, un roi peut abdiquer. Eux pas!

Il y fait chaud, savez-vous, à tenir la queue de la poêle!

Ah! chers lecteurs, ne refaites jamais ce souhait imprudent: Ah! si j'étais Rothschild!... Car vous ne savez pas à quoi vous vous exposez!

(*Le Don Quichotte.*)

Un souvenir touchant.

C'était pendant le siège de Paris, en 1871.

Un brave homme se présente au mi-

nistre de l'instruction publique avec un paquet sous le bras et, rencontrant M Jules Simon dans la cour:

— Pardon, monsieur, de quel côté pour parler au ministre, s'il vous plaît? Le concierge ne m'a pas bien expliqué.

— Vous voulez parler au ministre?

— Oui, monsieur.

— Et que voulez-vous lui dire?

— Ma foi, monsieur, voilà. J'ai appris comme ça qu'il y avait une vente au profit des plus pauvres et que chacun pouvait et devait donner quelque chose. Alors, moi qui suis cordonnier de mon état, j'ai eu l'idée de faire ce que j'ai pu. Et le brave homme déplaît le journal dans lequel il avait enveloppé deux énormes souliers neufs, aux clous et au cuir luisants et fort.

— Voilà la chose, monsieur. Ce n'est peut-être pas très élégant, mais c'est solide. J'ai travaillé ça comme si c'était pour un client millionnaire. Seulement, pensez-vous que le ministre veuille de ça et qu'on ne se moque pas un peu de mes pauvres souliers?

— Se moquer de vous? dit M. Jules Simon. Venez avec moi.

Et, marchant devant le cordonnier, il entre au ministère devant les huissiers qui saluent, arrive jusqu'aux appartements et, tendant la main au brave garçon:

— Voici, dit-il, le ministre, — montrant madame Jules Simon, — la femme du ministre et les enfants du ministre et il n'y a rien parmi les lots qu'on nous a envoyés qui vaille pour nous l'hommage de votre grand cœur.

Le pauvre cordonnier, ses souliers à la main, avait des larmes aux yeux, mais, je ne crois pas qu'autour de lui on eût les yeux bien secs.

L'appétit vient en mangeant, dit-on fréquemment, et voici, à ce qu'on croit, l'origine de cette locution proverbiale.

Amiot, le célèbre traducteur de Plutarque, bien que parti de la plus basse condition, était, dit-on, insatiable dans son désir d'accroître ses revenus. En grand crédit, à cause de son savoir, auprès de Charles IX, il sollicitait sans cesse de nouvelles faveurs. Déjà pourvu de l'évêché d'Auxerre, de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne et de plusieurs autres bénéfices, il demandait un jour au roi une abbaye devenue récemment vacante.

— Vous m'assuriez autrefois, lui dit Charles IX, que vous borniez votre ambition à mille écus de rente; vous avez beaucoup plus, et vous n'êtes pas encore satisfait!

— Que voulez-vous, sire, repartit Amyot en souriant, *l'appétit vient en mangeant*.

Cette locution est restée proverbiale.

Mais tout pauvre diable, tout deshérité de la fortune, vous fera remarquer à ce sujet que si l'appétit vient en mangeant, il vient encore bien mieux en ne mangeant pas.

Avant de se coucher, vous avez sans doute remarqué que le chien a l'habitude de faire trois ou quatre tours sur lui-même; mais vous êtes-vous jamais demandé pourquoi?... Eh bien, Darwin l'explique d'une façon plausible en disant que les anciens chiens, au milieu des prairies où ils vivaient, étaient obligés de rabattre l'herbe dans l'endroit où ils allaient s'étendre. De là le manège circulaire qu'exécutent fidèlement les petits-fils, avant de s'arrondir pour leur repos, sur un trottoir, sur un plancher où il n'y a pas l'ombre d'herbe, ou sur un coussin, aux pieds d'une jolie femme.

C'est tout simplement de l'atavisme, disent les naturalistes. L'homme, en sa qualité d'animal, subit aussi les effets de cette loi puissante. Il n'a guère changé depuis Adam; il a les mêmes organes, le même cerveau, partant les mêmes appétits et les mêmes passions que ses ancêtres.

Les douze muses.

Une société de jeunes gens se préparait à donner une soirée dramatique. Ils étudiaient une comédie dans laquelle figuraient les neuf muses. Au milieu de la répétition, survient le président de la société, qui ne connaît pas encore tous les détails de la pièce, mais qui tient à faire acte d'autorité et à placer son mot:

— Jaques, crie-t-il à l'un des acteurs, qu'est-ce que font là ces demoiselles, que représentent-elles?...

— Ce sont les neuf muses, président.

— Eh bien ce n'est pas ça! Il n'y a pas de symétrie!... Mettez-m'en douze: six d'un côté de la scène et six de l'autre!

Etat civil.

Un cantonnier du chemin de fer devint, jeudi passé, père d'un gros garçon. L'enfant est porté aussitôt à la commune la plus prochaine. On le présente à l'état civil.

L'employé, relevant ses lunettes. — Où est-il né, cet enfant?

Le cantonnier. — Chez moi, donc.

— Où ça, chez vous?

— Sur la ligne du chemin de fer, à une lieue d'ici.

— Je vous demande quel village?

— N'y a pas de village. N'y a que trois cabanes.

— Ça ne fait rien; l'endroit doit avoir un nom, sapristi!

Heureusement que l'officier d'état civil a une petite carte de la contrée. On

la prend, on y suit d'un œil attentif le tracé du chemin de fer, et le doigt du fonctionnaire s'arrête à un embranchement.

— Voyons, n'est-ce pas là que sont vos trois cabanes ? demande-t-il au cantonnier.

— Oui, à peu près par là.

— J'en étais sûr, répond l'officier d'état civil, vous voyez bien que l'endroit porte un nom. Et, prenant une plume, il écrit sur son registre, à côté du nom de l'enfant : *Né à Bifurcation*.

Chacun a pu se convaincre des grossières erreurs que commettent si fréquemment les journaux français lorsqu'ils parlent de notre pays, dont la géographie ne paraît point leur être familière.

Néanmoins, l'entre-filets suivant, que nous glanons dans la *Tribune* de Genève, nous dit assez que nous devons, en pareil cas, user d'indulgence envers les journaux français :

VAUD. — *Incendiaire.* — La cour d'assises réunie à Romont a jugé samedi un jeune incendiaire, P. Chassot, auteur de deux incendies à Orsonnens.

Ce précoce malfaiteur, âgé de 13 ans et demi, a agi avec plein discernement.

La cour l'a condamné à une détention de quatre ans, qu'il devra subir dans un établissement destiné aux jeunes indisciplinés.

Chers confrères de la *Tribune*, rendez à César ce qui est à César, et n'endossez pas au canton de Vaud les incendiaires du canton de Fribourg !

Un journal comestible.

Il n'y a décidément que les Américains pour être pratiques souvent, originaux toujours. Et quand ils s'y mettent, à être originaux, c'est comme les Anglaises quand elles se mettent à être jolies, elles n'en finissent plus.

Un nouveau journal particulièrement étrange vient de se fonder à New-York. Le *Journal Comestible*, tel est son nom, se vend au numéro et consiste, comme on pouvait s'y attendre, en feuilles appétissantes, d'une couleur jaunâtre, faites en excellente pâte feuilletée, élastique comme des oublies, et rappelant par leur aspect le papier à gros grain.

Sur ce papier d'un nouveau genre on imprime toutes sortes de choses, faire-part, invitations, menus et programmes ; on ne saurait évidemment, dans ce but, recourir à l'encre d'imprimerie, qui gâterait le régal ; c'est du chocolat liquide qui en tient lieu.

Dans ces conditions, il faudrait être écrivain bien ennuyeux ou bien sévère pour ne pas gagner le cœur des lecteurs en passant si directement par leur estomac. Cependant, les rédacteurs de ces feuilles originales se plaignent, paraît-il, avec un sentiment d'amour-propre

froissé, que certains lecteurs, principalement les lectrices, croquent à belles dents leur journal avant de l'avoir lu.

Le moyen d'avoir du talent dans ces conditions !

C'est peut-être là, cependant, qu'est l'avenir. Qui sait si, d'ici à cent ans, quelque Yankee, plus génial encore que les autres, ne trouvera pas le moyen de fixer dans la mémoire des lecteurs les nouvelles et les leçons, — feuilletées, — ainsi croquées au vol.

La crainte de se faire des ennemis.

Il est une remarque qu'ont dû faire souvent ceux qui ont l'habitude d'observer un peu le monde. C'est que jamais on n'a tant craint qu'aujourd'hui de se faire des ennemis.

Combien de gens, — après avoir conçu et mûri un projet dont la réalisation leur serait avantageuse, — se hâtent d'y renoncer à l'instant, quand ils voient qu'il peut en résulter des ennemis !

Cette peur-là gagne toutes les classes ; de sorte qu'on n'ose plus avancer ou reculer, parler ou se taire, s'asseoir ou rester debout, se montrer ou se cacher, dans la crainte de s'attirer des ennemis.

« Que fait-on donc alors ? » demandera-t-on peut-être.

Ce que l'on fait ? on se laisse entraîner, et l'on roule machinalement dans le torrent du monde, en regardant de tous côtés, sans rien voir ; en écoutant, sans rien entendre ; en riant, sans en avoir envie ; en s'affligeant, sans intérêt et d'une manière distraite ; enfin, en grimaçant de toutes les façons, sans trop savoir ni pourquoi ni comment.

Où donc trouver la véritable cause de cette appréhension des ennemis ?

Eh ! dans l'égoïsme, sentiment qui, dans notre état social, ne cesse de grandir, il faut bien le reconnaître.

On ne s'occupe que de soi, on ne vit que pour soi, le bien public n'est, le plus souvent, qu'un mot vide de sens.

On ne tient guère à acquérir des amis, mais on tient assurément à éviter les ennemis, — parce qu'il est fort incertain que les amis nous rendent de bons services, tandis que les ennemis peuvent nous en rendre beaucoup de très mauvais.

Bref, l'explication du fait est toute dans ce mot : calcul !

DORANTE.

UNE RANCUNE VIVACE

(Fin.)

Le 13 juillet 1879, il y avait juste six ans, jour pour jour, qu'Adrien était venu annoncer à la famille Trellat la réussite de ses examens, et qu'il avait juré de ne plus franchir le seuil de cette demeure. Il manquait à ce serment et, près de sentir expirer sa rancune, il se faisait annoncer dans l'élégant salon de Mme Trellat, qu'il trouvait avec son

mari et sa fille dans une conversation très animée.

Le mariage d'Eugénie avec le banquier millionnaire venait d'être rompu, grâce à Adrien qui, ayant connu M. Demeyer en Amérique, avait fait prévenir M. Trellat que ce n'était qu'un chevalier d'industrie.

La visite du jeune homme dans cette circonstance les toucha vivement, mais ils lui attribuèrent un autre motif, bien loin de pressentir celui qui l'amenait.

Les compliments d'usage échangés, ses premières paroles furent attendues avec émotion et impatience, son attitude, sa tenue révélant quelque chose de mystérieux, mais plein de promesses.

— Monsieur Trellat, dit Adrien en s'inclinant avec un profond respect, pâle, la voix émue, une affaire de la plus grande importance m'appelle auprès de vous, j'oublie le passé, car il s'agit du bonheur de ma vie...

Eugénie rougit d'orgueil ; sa mère, se levant :

— Faut-il que nous vous laissons seuls ?

— Non, madame, je suis heureux au contraire de votre présence.

— Et moi, mon cher Adrien, reprit M. Trellat, laissez-moi vous remercier, car si notre fille unique échappe à la ruine, à la honte, à un malheur irréparable, je vous le dois. Puisque vous n'avez plus de rancune contre nous, parlez, demandez-moi ce que vous désirez, je vous l'accorde d'avance.

Et il pensait : Nous aurons donc pour fils ce noble garçon que j'ai eu tant de regret d'avoir méconnu.

Les deux femmes regardaient Adrien avec admiration : c'était un héros de roman, fidèle à son premier amour contre lequel il avait vainement lutté. La vanité d'Eugénie pouvait-elle admettre qu'on cessât de l'aimer !

Une seule ombre à leur joie : Pourquoi, avait-il immobilisé une partie de sa fortune ? L'orgueil de la jeune fille était encore plus tenace que la rancune d'Adrien.

— Monsieur Trellat, reprit le jeune homme, je vous demande la main de... Il s'arrêta impressionné malgré lui... La main de Mlle Laura Lieuvail, votre nièce et votre pupille !

— Laura ! s'écrièrent-ils tous en chœur, cruellement désappointés.

— Laura ? répéta le négociant, mais qu'est-elle devenue ? Où habite-t-elle ?

— A la barrière de l'Etoile. Je vous prie d'attendre quelques jours avant de la voir, car elle vient d'échapper à une longue et douloureuse maladie, et demande encore les plus grands ménagements.

— Mais son père a un nom déshonoré par un jugement et par la prison !

— Elle quittera le nom de son père pour prendre le mien qui est l'honneur même.

— Elle n'a aucune fortune !

— La mienne suffira.

M. Trellat se remit de sa cruelle déception ; il prit héroïquement son parti :

— Eh bien ! mon cher Adrien Dorian, soyez mon neveu, puisqu'il était écrit que vous ne deviez pas devenir mon fils !

Trois mois après, Adrien et Laura étaient mariés, et ils appréciaient d'autant plus leur bonheur, qu'ils l'avaient acheté plus cher. Ils avaient d'ailleurs ce que les plus riches unions ne donnent presque jamais, et ce qui vaut mieux que toutes les richesses, un bien ines-